

Premières Représentations

OPERA-COMIQUE. — *Bérénice*, tragédie en musique de M. Albéric Magnard.

M. Albéric Magnard est le fils de Francis Magnard, qui, rédacteur en chef du *Figaro*, tint une place importante dans la presse parisienne. Indépendant, il a pu, comme il l'a écrit lui-même, se consacrer exclusivement à l'art qu'il aimait ; il n'a pas eu besoin, comme tant d'autres compositeurs ou écrivains, d'accepter des besognes professionnelles le détournant de ses travaux. Il vit retiré, loin des petits bruits de la grande ville. Il a le loisir de parfaire ses ouvrages, sans hâte et sans précipitation, jusqu'au moment où il lui plaît de les présenter ; il les édite lui-même. Toutes ces circonstances caractérisent M. Magnard, et c'est pourquoi je les note ici. Elles donnent à M. Magnard l'aspect d'un compositeur retiré volontairement des agitations du monde, étranger aux polémiques fugitives, suivant son rêve, un peu distant, et certainement un artiste à qui l'on doit l'estime.

M. Albéric Magnard a raconté comment, Merchant un sujet de drame lyrique, il avait reçu d'un ami le conseil de prendre celui de *Bérénice*, déjà mis en tragédie par Corneille et Racine. Il suivit l'avis donné, et, lui-même, il composa le poème sur lequel il devait écrire sa partition. Je féliciterai d'abord M. Magnard de n'avoir point pris la tragédie de Racine pour y mêler ses alexandrins ou sa prose. Une belle tragédie de nos classiques doit rester intacte. Sans doute, on pouvait prendre le sujet du *Cid* et apporter à M. Massenet un poème, qu'il aurait enrichi de sa prenante musique ; mais je n'aurais pas voulu entendre en même temps des vers de Corneille et des vers de d'Ennery, Blau et Gallet. Lorsque les librettistes du dix-huitième siècle s'attaquaient à des sujets traités par nos grands auteurs, ils les traitaient eux-mêmes complètement ; ils n'empruntaient rien à leurs illustres devanciers. M. Albéric Magnard a fait comme eux, et il a eu raison. Encore une fois, je l'en félicite et je l'en remercie.

Je n'ai donc pas à m'occuper ici de l'immortelle tragédie de Racine, mais seulement de la tragédie de M. Magnard. La donnée historique est connue. Titus, fils de l'empereur romain Vespasien, empereur après la mort de son père, avait, lors d'une expédition en Orient, rencontré la belle princesse orientale Bérénice, de la famille des Hérode, qui, d'ailleurs, avait, au point de vue des mœurs, une assez fâcheuse réputation. Il l'emmena à Rome et la logea dans son palais. A Rome, l'opinion publique — il y en avait une, même sous l'empire, — se prononça contre la princesse orientale. Titus, bien que fort épris d'elle, s'inclina devant la tradition romaine ; il congédia Bérénice ; comme le dit l'écrivain latin Suétone, dans une phrase souvent citée, Titus renvoya Bérénice, malgré lui, malgré elle, *inventus invitam*.

Le poème de M. Magnard est extrêmement simple. Le premier acte n'est que l'entretien amoureux entre Titus, qui n'est pas encore empereur, et Bérénice, dans la villa de la princesse : rien ne trouble leur confiance, rien ne distrait leurs ardeurs réciproques.

Au deuxième acte, Titus est empereur. « Désormais, il faut agir, régner, libre de passions, de toute entrave. » Il songe à renvoyer Bérénice. Il hésite encore. Il consulte Mucien, un ami de son père, un vieux Romain, qui n'hésite pas, lui. « Ordonne-lui, dit-il, de repasser les mers. » Quand Bérénice sera partie sans laisser d'enfant à Titus, l'empereur pourra épouser une vierge romaine, qui perpétuera la race des Flaviens. On annonce Bérénice. Mucien s'écarte. Les deux amants se retrouvent en présence. Bérénice reproche à Titus la froideur qu'il lui montre ; Titus s'excuse et affirme son amour. Cependant, au dehors, on entend des cris ; c'est la foule romaine qui, ayant appris la présence de Bérénice au palais, lui lance des injures. (Il y a une scène semblable dans la *Théodora* de Sardou, et même une chanson contre l'impératrice, mise en musique par M. Massenet). Titus explique à Bérénice la situation difficile où il se trouve. Bérénice comprend. Elle dit adieu à Titus. L'empereur craint qu'elle ne veuille attenter à ses jours et la supplie de vivre. Bérénice vivra, mais elle partira.

Le troisième acte nous mène sur la terrasse de Bérénice. Titus vient lui dire un dernier adieu. Il voudrait aussi lui donner un dernier baiser ; elle le refuse, en s'enveloppant dans ses beaux cheveux noirs qui se déroulent sur son visage et ses épaules. Titus se rembarque. La troisième se met en mouvement. Bérénice va s'accouder près du bord. Elle suit de loin la barque royale qui retourne vers le rivage. Dans un geste de suprême tristesse, elle coupe la belle chevelure qui « fut le dernier abri de sa détresse » et la jette à la mer.

Ainsi la tragédie de M. Magnard nous apparaît comme un long dialogue entre deux amants, à peine traversé par l'intervention d'un troisième interlocuteur, Mucien. C'est de même que se développe la tragédie de *Tristan et Isolde*, à qui Richard Wagner assura l'immortalité.

M. Albéric Magnard, au début de sa partition, la juge ainsi lui-même : « Ma partition est écrite dans le style wagnérien. Dépourvu du génie nécessaire pour créer une nouvelle forme lyrique, j'ai choisi parmi les styles existants, celui qui convenait le mieux à mes goûts tout classiques et à ma culture musicale, toute traditionnelle. J'ai seulement cherché à me rapprocher le plus possible de la musique pure. J'ai réduit le récitatif à peu de chose et j'ai donné à la déclamation un tour mélodique souvent accentué. L'ouverture est de coupe symphonique, le duo qui termine le premier acte de forme concertante. J'ai employé la fugue dans la méditation de Titus et la douce harmonie du canon à l'octave dans toutes les effusions d'amour. Enfin, je ne me dissimule pas que le

rythme qui accompagne le retour de Titus, au troisième acte, a un peu trop l'allure d'une finale de sonate. Il est possible que ma conception de la musique dramatique soit fautive. Je m'en excuse d'avance auprès de nos esthètes les plus autorisés. »

Le compositeur convient « que l'on reprochera à son œuvre d'être dénuée d'action et de mouvement ». Mais une action simple, sans incidents, ne reste-t-elle pas légitime ? Il est permis certainement d'écrire une pièce où l'intrigue se réduit à un débat de conscience : le *Tristan et Isolde*, déjà cité, en témoigne. Cela établi, on reconnaîtra que l'on se trouve devant une partition de « musique pure », comme l'a écrit l'auteur. Oui, c'est là de la musique. Je ne me permettrai, à l'égard du compositeur, qu'une observation où il ne verra qu'une marque nouvelle de l'estime méritée par son talent. Je trouve — peut-être est-ce la faute du système musical adopté — je trouve que le caractère spécial de ses deux personnages ne se distingue pas assez. Ils chantent tous deux la même musique, la musique de M. Magnard. J'aurais voulu trouver davantage dans l'expression de leurs sentiments la différence qui leur vient de leur sexe, de leur race, de leurs traditions : le Romain violent qui a vécu dans les camps, l'orientale sensuelle et raffinée. Sans doute l'opposition de deux êtres aussi différents, aussi étrangers l'un à l'autre, bien qu'une ardente passion les rapproche tous deux, aurait pu se manifester dans la partition. La partition aurait pu rester aussi musicale, en devenant plus dramatique : nous sommes tout de même au théâtre.

Les deux rôles de l'ouvrage sont confiés à Mlle Mérentié et à M. Swolf, à qui, pendant trois heures, n'est laissé, pour ainsi dire, aucun repos. Ils se montrent tous deux à la hauteur de la lourde tâche qui leur incombe. Le public leur a montré sa reconnaissance par des applaudissements chaleureux et répétés. Il a associé à leur succès M. Vieille qui tient avec autorité le rôle de Mucien. M. Albert Carré a présenté l'ouvrage nouveau avec le soin et le goût qu'il apporte dans tout ce qu'il fait.

Adolphe ADERER.

Deux habiles filous sont arrêtés à Belleville

Au mois de juillet dernier, deux individus, âgés l'un et l'autre de trente-sept ans, Charles Rolland, marchand de vins, 18, rue Desnoyers, et François Marguet, garçon de café, 15, rue des Nonnains-d'Hyères, avaient fait l'acquisition d'un hôtel meublé, 8, rue de Meaux. Ils devaient, d'après le contrat stipulé avec leur vendeur, le payer par billets dont le montant total atteignait la somme de 42,000 francs.

Dès qu'ils eurent pris possession de l'hôtel, Charles Rolland et François Marguet s'occupèrent de renouveler son ameublement. Ils y mirent tous leurs soins, car ils le voulaient extraordinairement luxueux. Ils s'adressèrent donc aux commerçants les plus réputés de Paris, et regardèrent d'autant moins à la dépense qu'ils n'avaient aucunement l'intention de payer.

Tout le mobilier, les tentures, les tapis qu'on leur livrait rue de Meaux étaient expédiés rue Desnoyers, d'où des camions les remportaient à Pavillons-sous-Bois, dans une remise qu'ils avaient louée, route Nationale. Là, les deux filous les revendaient sans scrupule à des marchands ou à des particuliers.

Ce petit manège aurait duré longtemps si un des négociants, dont les traites étaient revenues impayées, M. Girard, 38, rue Droudeauville, ne s'était inquiété et n'avait découvert le truc des deux compères. Il prévint aussitôt M. Jublin, commissaire de police.

Le magistrat chargea son inspecteur, M. Bournich, et deux agents de la brigade mobile, MM. Pecquignot et Dubois, de surveiller les agissements de Rolland et de Marguet, qui furent bientôt arrêtés.

M. Beer, juge d'instruction, a été saisi par le parquet pour suivre cette affaire.

Les escroqueries qu'ont ainsi commises les deux filous s'élèvent à une somme de mille francs.

ÉCHOS

L'HISTOIRE DE L'HOTEL DE VILLE PAR L'EXPOSITION

La municipalité de Paris inaugurera aujourd'hui vendredi, à 2 heures 1/2, à l'Hôtel de Ville (salle des Fêtes), l'exposition de l'Histoire de l'Hôtel de Ville de Paris par l'Image, organisée avec le concours de la Société historique de 4^e arrondissement « La Cité ».

L'EXPOSITION DE L'ITALIE

L'exposition la plus remarquable de la classe de la bijouterie-joaillerie fut, sans contredit, celle des bijoux « Fix ».

Notre grande marque nationale de bijouterie a soulevé à Turin, comme partout ailleurs, un grand mouvement de curiosité et d'admiration.

Il nous a été donné, une fois de plus, l'occasion d'examiner en détail le groupement complet de tous les modèles qui se fabriquent en « Fix » et qui sont, sans aucune exception, d'un goût parfait et d'une exécution impeccable.

En France, le « Fix » est entré dans nos mœurs et toutes les classes de la société ont adopté ces bijoux, dont 15 années de succès ont consacré la valeur.

La renommée du « Fix » est devenue universelle et il est à peine besoin de dire que le public italien l'a également adopté depuis longtemps, comme ornement favori.

Il ne pouvait donc être fait de meilleur choix, comme membre du jury de la bijouterie-joaillerie, qu'en la personne de M. Auguste Savard, l'inventeur et fabricant de cette célèbre marque de bijoux.

Aux précédentes expositions : Paris 1900, Milan 1906, Londres 1908, Bruxelles 1910, le maître Savard a obtenu 4 grands prix en récompense de sa belle fabrication de bijoux « Fix ».